

CLAVDIOPOLI

Novae Series
VOL. II. Nr. III.

MDCCLXXXIII. die XV. Septembris.
III. ANNALE OPVE.

Tertio Series
VOL. VI. Nr. LIII.

ACTA COMPARATIONIS LITTERARVM VNIVERSARVM.

ZEITSCHRIFT FÜR VERGLEICHENDE LITTERATUR.

JOURNAL DE LITTÉRATURE COMPARÉE.

FOLHAS DE LITTERATURA
COMPARATIVA.

GIORNALE DI LETTERATURA
COMPARATA.

PERIÓDICO DE LITERATURA
COMPARADA.

JOURNAL OF COMPARATIVE LITERATURE.

TIDSKRIFT FÖR JEMFÖRANDE
LITERATUR.

TIJDSCRIFT VOOR VERGELIJKENDE
LETTERKUNDE.

TÍMARIT FYRIR BÖKMENTA
SAMANBERÐ.

ÖSSZEHASONLÍTÓ IRODALOMTÖRTÉNELMI LAPOK.

Miserum est et vix problema, unius tantum nationis scriptorem doctum esse; philosophico quidem ingenio hic quasi terminus nullo pacto erit acceptus. Tale enim ingenium in tractando fragmento (et quid aliud quam fragmentum est natio quaeque quamvis singularissima?) acquiescere non potest.

SCRILLER. (Epistola ad Körnerum.)

EDITORES ET ORDINATORES: SAMUEL BRASSAI et HUGO MELTZL.

Socii operis.

- | | | | |
|---|---|--|---|
| Abahoff E., Münster. | Gierse A., Neumburg. | Minckwitz J., Leipzig. | Van Straalen S., London. |
| Ahbel Fréd., Genève. | Gwinner W., Frankfurt a/M. | Mistral F., Maillane. | Ströng H. A., Melbourne. |
| Anderson R., Madison. Wis. | Hart H., Bremen. | Mitko E., Cairo. | (Australia, Victoria). |
| Avenarius R., Zürich. | Hart J., Berlin. | Nerrisch P., Berlin. | Szabó K., Kolozsvár. |
| Baynes J., London. | Hóman O., Kolozsvár. | Olavarría y Ferrari E., México. | Szamoel J., Kolozsvár. |
| De Beer T. H., Amsterdam. | Jakudjstan Werthames, Aronstadt (Constantinopel). | Óman V., Örebro (Sverige). | Szillasi G., Kolozsvár. |
| De Benjumea N. D., London. | Imre S., Kolozsvár. | Patuzzi G. L., Verona. | Teichmann A., Basel. |
| Benthien P., Hamburg. | Ingram J., London. | De Peñar B. L., (La Rivera), Granada. | Teza E., Pisa. |
| Betteloui V., Verona. | Jochumsson M., Rejkjavik. | Phillips H. jr., Philadelphia. | Thiaudière E. Paris. |
| Bladego G., Verona. | Kautz A., Kolozsvár. | Podhorszky L., Paris. | Thersteinsson Stgr., Reykjavik. |
| Bozzo G., Palermo. | Katscher L., London. | Rapiscardi M., Catania. | Vogler M., Leipzig. |
| Butler E. D., London. | Fsse Kottzoff-Mastatsky H., (Dora d'Istria), Firenze. | Rollett H., Baden (b. Wien). | V. Wálther F., St. Petersburg. |
| Cannizzaro T., Messina. | Körber G., Breslau. | Scherr J., Zürich. | Veiger O., Frankfurt a/M. |
| Carrion A. L., Malaga. | Kürschner J., Berlin. | Schmitz F. J., Aschaffenburg. | Wernicke H., Weimar. |
| Cassone G., Noto (sicilia). | Lindh Th., Borgia. | Schott W., Berlin. | Weske M., Dorpat. |
| Chattopádhya Nisi Kánta Paris (Calcutta.) | De Maza P., Cádiz. | De Spruches Principe Di Galati, Palermo. | Wessely J. E., Leipzig. |
| Conte Cipolla F., Verona. | Máinez R. L., Cádiz. | Staufe-Simiginowicz L. A., Czernowitz. | Whitehead Ralph Kildrummy (Scotland). |
| Dahlmann R., Leipzig. | Mazials Th., London. | Stempel M., Berlin. | Wolter E., Dorpat. |
| Dederding G., Berlin. | Mayet P., Tukei (Yédo.) | Storck W., Münster. | Miss Woodward A. (Petersier A.) Philadelphia. |
| Dícal A., London. | Marrer P., Melbourne. | | Miss Zimmerman H., London. |
| Espino R. A., Cádiz. | Milali D., Milano. | | |
| Fraccaroli G., Verona. | | | |

Sammtliche artikel unseres halbjährlichen organs (zugleich eines blattes für höhere Übersetzungskunst und vortreffliche wissensliteratur) sind originalrechtlich als nachdruck des Verfassers vorbehalten bleibt.

BUREAU: KOLOZSVÁR, FÖTÉR, 20. (HONGRIE).

Sommaire du No LIII. Dora d'Istria. La vie klephtique dans l'empire persan I. p. 35. — M. Noch einmal die woltenbütteler geistesrevolution p. 41. — Petófiána 40-42 p. 43. — Symmikka: (Zum unedierten sonett Petrarca. — Mitko. Canto albanese di Alta Albania. M verdeutschung dess.) p. 47. — Correspondance p. 48. —

LA VIE KLEPHTIQUE DANS L'EMPIRE PERSAN.

Les poésies populaires de la péninsule des Balkans nous donnent l'idée la plus exacte et la plus pittoresque de l'existence des Klephtes grecs et des *haidouks* serbes. Les moeurs des Klephtes asiatiques sont beaucoup moins connues et cependant elles ne sont par moins originales.

Roushan, devenu célèbre dans l'Asie centrale sous le nom de Kour-Oglou, est pour les Turkomans le type ou l'idéal du Klephte et ses hauts faits continuent de trouver des admirateurs. M. A. CHODZKO qui l'a fait connaître en Europe¹⁾ le considère même comme un véritable héros populaire. Sa réputation a franchi les frontières de la Perse, et les Kirghises comme les Turcomans du Turkestan affectionnent particulièrement l'édition appropriée à leur langue et modifiée d'après leur caractère.

Ainsi le méprisable personnage d'Aïvas n'y joue plus qu'un rôle effacé, ces belliqueux nomades ayant su se préserver mieux que d'autres populations de vices pour lesquels la société, musulmane se montre souvent trop indulgente,

¹⁾ Specimens of the popular poetry of Persia, as found in the adventures and improvisations of Kurroglou, the bandit-minstrel of northern Persia. London MDCCCXLII. Les pages consacrées à Kour Oglou vont de la page 3 à la page 344.

comme toutes les sociétés où la femme, transformée en être stupide et vil, finit par n'inspirer que dégoût et du mépris.²⁾

Kour-Oglou. Turkomans Touka, né dans le Khorasán septentrional, vivait dans la seconde moitié du XVII^e siècle. On montre encore dans la charmante vallée de Salmas, district de l'Aderbaïdjan les ruines du fort de Chamlybill qu'il avait construit. Il se rendit fameux en pillant les caravanes sur la grande route commerciale de Perse en Turquie, entre Khoï et Erzeroum. Guerrier modèle des *Ihats*³⁾, il est encore leur barde favori. Il est rare qu'une fête se passe sans qu'ils répètent ses chants d'amour. Dans les combats contre les Persans de race aryenne, ils entonnent des chants de Kour-Oglou. Les Persans de leur côté chantent des passages du Schah-nameh, l'Iliade de l'Iran, dans lesquels éclate une verve guerrière, et dans lesquels Firdousi a célébré les exploits de ses pères contre les belliqueux nomades du Touran. Si le grand nom de Firdousi commence à retentir en Europe, — surtout depuis que MOHL a entrepris la publication de son excellente traduction française⁴⁾ et que M. DE SCHACK a fait paraître ses études sur l'épopée persane, ce rival que les Turcs lui opposent, avec plus de passion patriotique que de critique, est resté à peu près inconnu en Europe, quoique M. CHODZKO ait rapporté de Perse, il y a déjà plusieurs années les curieuses improvisations du barde fameux. Il est vrai qu'à l'époque où les Anglais ont fait imprimer les

²⁾ M. Granier de Cassagnac dans le *Chevalier de Médane* explique ainsi les scènes de la décadence gréco-romaine, décrites par Chateaubriand (Études historiques.)

³⁾ Du turc *il* clan, famille.

⁴⁾ La mort ne lui a pas permis de la faire paraître en entier.

Specimens de l'écrivain polonais très peu de personnes se rendaient compte, de l'importance à la fois littéraire et historique de cette poésie populaire que le célèbre auteur de la *Römische Geschichte* devait proclamer de nos jours la seule poésie vraiment digne de ce nom.

Si l'importance d'un poète devait s'apprécier par le nombre des voix qui répètent ses vers, assurément l'avantage ne serait pas du côté de l'auteur du *Schah-nameh*. Quelques centaines de stances échappées à la verve d'un Klephte turcoman ne peuvent sans doute être mises en parallèle avec l'épopée nationale de l'Iran. Mais les beautés du volumineux „livre des rois“ ne seraient nullement comprises des nomades illettrés qui admirent les improvisations de Kour-Oglou ; parce qu'elles expriment avec une vivacité fidèle leurs sentiments et leurs idées. La substance de ces idées est une théorie de la guerre et de ses conséquences, semblable au fond à la manière de voir de tous les conquérants, théorie que les sages et les amis de l'humanité essaient en vain depuis si longtemps de modifier, comme un poète éminent Mehdoum-Kouly a tenté de le faire parmi les Turcomans après la mort de Kour-Oglou. Le fort a le droit d'opprimer et surtout de dépouiller le faible. Autrement la puissance du premier serait une chimère, et le second ne tiendrait aucun compte d'un pouvoir qui ne se ferait pas sentir constamment par des actes énergiques, actes d'ailleurs nécessaires pour obtenir le bien-être et la considération. Le Klephte, environné d'ennemis, croit avec plus de conviction que les penseurs et les saints eux-mêmes que le plaisir est une impression fugitive et que la jouissance est éminemment fragile. Mais, au lieu de conclure de ce peu de

solidité des satisfactions de la vie qu'il faut s'en détacher, il déclare qu'on doit se hâter d'en jouir. L'identité de l'esprit humain nous permet de retrouver chez les Turcomans la politique et la morale que Hobbes, le philosophe de la Restauration anglaise, enseignait aux voluptueux «cavaliers» de Charles II.

Mais cette philosophie peut aussi bien servir et justifier les convoitises démagogiques que les visées d'une politique absolutiste ; car l'autocratie et la démagogie sont deux soeurs qui affectent de se dédaigner, mais que leur air de famille trahit perpétuellement. Fils d'un pauvre Turcoman, Kour-Oglou qui se sent doué au plus haut degré de l'énergie du lion et de l'astuce du renard, — deux aptitudes qui pour l'Asiatique sont nécessaires à un homme complet, — se met en guerre avec tous ceux qui sont riches et puissants. Cet Ajax, doublé d'un Ulysse, attire à lui des valets, des pâtres, des bouchers, qui partagent ses passions. Mais comme l'a dit spirituellement son biographe, M. Chodzko, il reste aristocrate en amour, et il choisit ses maîtresses parmi les filles des grands-seigneurs, dont il fait, du reste, le même cas que des dernières paysannes. Il est de ceux qui regardent la femme la plus distinguée comme inférieure au dernier des goujats. Cette manière de voir est bien asiatique, en outre n'est-elle pas la conséquence logique de la déification de la force ? Firdousi qui l'admire tout dans Roustem, ne dit-il pas, malgré le talent avec lequel il peint de nobles types féminins : «La femme n'est faite que pour manger et pour dormir» ?

Quand on a l'habitude de développer son énergie dans tous les sens et sans obstacle, quand on sent bouillonner en soi une vie assez intense pour croire

que le mot impossible n'a qu'un sens relatif, on tient à conserver partout le premier rang. Nul ne l'emporte sur Kour Oglou quand il s'agit de combler de présents une odalisque ou de traiter et de charmer de nombreux convives. Dans ses festins, il est le meilleur chanteur, le poète le mieux inspiré, le buveur le plus intrépide. Un matin, en sortant du lourd sommeil qui suit l'orgie, il apprend qu'il ne reste ni un mouton ni une bouteille de vin. Il monte aussi joyeusement à cheval pour entreprendre une razzia que s'il s'agissait de courir à de nouveaux plaisirs. La guitare (*changour*) et le chant, qui jouaient leur rôle dans le festins, l'accompagnent dans ses expéditions. Il reste, au milieu de ses affections mobiles et des scènes si variées d'une existence orageuse, mais pleine de charme pour une nature turbulente, fidèle à la poésie et à son coursier, »son oeil, son âme.« Le cheval est le meilleur ami du nomade, et Kour-Oglou qui regarde une femme comme un vain jouet, qu'on repousse dédaigneusement dès qu'on en est fatigué, parle de Kyrat avec un enthousiasme, qui ne faiblit jamais. Il semble, qu'il n'est rien sans lui, et il meurt une heure après la mort de son brave coursier. Les chants consacrés à la description du cheval sont les plus estimés de ses compatriotes.

Dans une improvisation adressée à sultan Mourad, il s'exprime ainsi :

Je viens et je te dis, prince, écoute et apprends. comment on peut connaître un noble cheval. Vois si ses narines se dilatent rapidement et se resserrent alternativement, si ses membres déliés sont pareils aux membres de la gazelle, prête à commencer sa course. Ses flancs doivent ressembler à ceux d'un chamois ; sa bouche sensible cède au plus petit mouve-

ment de la bride comme celle d'un jeune chameau. Quand il mange, ses dents broient le grain et le font craquer comme la roue d'un moulin en mouvement et il l'avale comme un loup affamé. Son dos doit rappeler exactement celui d'un lièvre ; sa crinière est molle et soyeuse ; son cou haut, pareil à celui du paon. Le meilleur temps pour commencer à le monter est entre la quatrième et cinquième année. La tête est fine et petite comme la tête du grand serpent *chamaur* ; ses yeux sont saillants comme des pommes : ses dents sont comme autant de diamants. La forme de sa bouche doit approcher de celle d'un chameau mâle. Ses membres sont bien tournés et bien façonnés ; leurs formes sont plutôt rondes qu'elles ne sont allongées. Lorsqu'on le sort de l'écurie, il est folâtre et se cabre. Ses yeux sont comme les yeux de l'aigle, et il marche en avant avec l'impatience d'un loup affamé. Son ventre et ses côtes doivent remplir exactement la sangle. Un jeune homme de bonne famille prête une oreille obéissante aux paroles de ses parents ; il s'occupe avec la plus grande attention de son cheval ; il sait par coeur sa généalogie et sa race pure ; souvent il s'assure de la vigueur des jointures de ses genoux. En un mot il doit être ce qu'était Mirza-Sarraf dans sa jeunesse.

Les chants de guerre de Kour-Oglou sont aussi fort appréciés de ses compatriotes. L'accent est vraiment militaire, le rythme entraînant et ils ont une sorte de sauvage harmonie.

Ses poésies ont, en outre, le mérite inappréciable de nous révéler un côté de cette vie orientale que Byron avait entrevue dans ses voyages, et de nous initier à l'existence, si étrange pour nous, des bardes turcomans. Nous avons,

en effet, une improvisation de Kour-Oglou sur les principaux événements de sa vie.

Rapallo, 1879.

DORA D'ISTRIA,

(A suivre.)

NOCH EINMAL DIE WOLFENBÜTTELER GEISTESREVOLUTION.

Dass der hass, welchem unser grosse Lessing während der allerletzten periode seines lebens ausgesetzt war, um vieles ernster genommen werden muss, als die landläufige deutsche litteraturhistorie es ahnt, dafür kann als beweis schon die unmittelbar nach des dichter's tod geschriebene merkwürdig, ja komisch vage antwort Gleim's an Eschenburg vom 2. märz 1781 dienen. Eschenburg hatte nämlich den gemeinsamen freund bezüglich des gerüchts, dass L. von seinen feinden vergiftet worden sei, „beruhigt.“*) Aber wie dem auch immerhin sei, das schauerliche gerücht is eben vorhanden gewesen; was keine macht der welt jemals wegdisputieren wird; zumal seit die von O. von Heinemann vollständig publizierten actenstücke, namentlich p. 100- 102, so recht als unwillkürliche, aber auch unwiderlegliche documente sich präsentieren. Und nehmen wir nun hiezu noch folgenden umstand, in welchem ein gewissenhafter, d. h. kritischer litterarhistoriker, der zugleich psychologe sein muss, schwerlich mikrologische ergüsse erblicken wird. Aus dem zuerst von Chrysander am a. o. mitgetheilten actionskatalog der nachgelassenen wertschichten Lessing's, entnehmen wir, dass unser dichter eine pistole in Braunschweig parat hielt u. zwar in seinem daselbst bekanntlich gemieteten ständigen absteigequartier (in Angott's hause) während seine flinte in Wolfenbüttel sich befand. Dass der zunächst zur blossen gala bestimmte degon gleichfalls in Braunschweig vorgefunden wurde, ist gänzlich irrelevant; hingegen dürfte es doch sehr wichtig sein zu wissen: was denn in des grossen dichters kopf, (dem doch des Petrus Ramus u. anderer philosophen schicksal nur zu gut bekannt war) vorging, als er ein

*) E. sucht das gerücht auf einen angeblichen landmann von uns zurück zu führen, einen Ungarn, der indessen, wie E. mit eigentümlicher logik fortfährt: „zu sehr tropf u. pietist“ gewesen sei, „um mörderischen verdacht zu erregen.“ (Danzel-Gubrauer anm. s. 337.) Als ob die grössten fanatiker nicht die grössten tröpfe wären! — Auch halten wir dafür, dass gerade hier die charakteristische aussage des Iohnakais, in dessen armen der dichter verschied, nicht unbeachtet bleiben darf, indem sie E's optimismus recht grell beleuchtet. (am a. o. 327.)

terzerol nach Braunschweig mit zu nehmen, oder gar daselbst zu kaufen, für notwendig fand? Wir kommen eben immer wieder darauf zurück, dass bei beurteilung dieser bewegungen nur der Gesichtspunkt der revolution der einzig richtige ist. Auch Luther war in lebensgefahr bei seinem reformationswerk; warum sollte sein nachfolger es nicht gewesen sein, der uns im Nathan eine ganz neue weltanschauung begründet hat? . . . Und während die menge rings im kleinen städtchen, ja im ganzen fürstentum, sozusagen mit fingern auf Lessing wies, zumal seit die regierung allen behörden im ganzen lande, dem senat der universität Helmstedt sogar wiederholt, strenge befohlen hatte: Lessing's letzte schriften versiegelt abzuliefern; was war da ein grösseres wunder: dass der gebildete und ungebildete pöbel überhaupt im innersten aufgeregt werden, oder dass diese bewegung verhältnissmässig so zahm verlaufen konnte? . . . Lessing's mässigung, die ohnehin nicht nur als gegenteil des servilismus, sondern bereits als wirkliche askese gelten muss, erscheint unter solchen umständen zweimal so grossartig: ihr in erster linie gebührt das verdienst einer unblutigen revolution u. reformation! In zweiter linie aber gebührt es offenbar nur noch einem mann u. dieser war — der fürst selber. Was man immerhin gesagt haben mag über diesen fürsten, (den namentlich der übrigen scharfblickende Stahr in tendenziöser weise herabzusetzen bemüht scheint), so konnte der fürst, als regierender fürst, in dieser speziellen angelegenheit kaum correcter u. mässiger, ja klüger vorgehen. Man bedenke nur, dass die aufregung viele jahre währte u. dass es nicht jedem gegeben ist, ein Friedrich der grosse zu sein. Wir unsererseits, denen jeder einblick in das gewebe traditioneller antipathien der deutschen litteraturgeschichtschreibung fehlt, müssen nachdrücklichst betonen, dass es dem unbefangenen manne wahrlich wohl tut: mitten unter dem wüsten durcheinanderschwirren gehässigster verläumdungen, zu sehen, wie der fürst seinem eigenen rat gegenüber des gekränkten dichters wichtigste interessen in schutz nimmt und die stellen, worin Lessingen — lügen imputiert werden sollten, einfach zu streichen befiehlt! Der Regensburger kaiserlichen recrimination gegenüber stellt sich der fürst schon förmlich auf Lessing's partai. Beide höchst merkwürdige actenstücke findet man bei O. v. Heinemann. Und doch hatte sich der dichter eigentlich einer kriegalist, u. zwar auf kosten des fürsten, bedient, bei herausgabe der angeblich „wolfenbütteler“ fragmente. Da der

fürst seinerseits, diese kriegslist wohl durchschaut haben mag; so ist es sicherlich ein edler zug an ihm, dass er sich nicht einmal die mühe nahm, sie aufzudecken und den dichter der Emilia Galotti zu überführen, obschon er den gehässigen denunziationen in seiner allernächsten umgebung sein ohr zu leihen nicht unterlassen konnte. Wenn man also auch nicht behaupten kann, dass fürst Carl unseren Lessing u. seine grossen pläne bewusst gefördert hätte; so lässt sich andererseits eben so wenig beweisen, dass er ihnen besonders hindernd in den weg getreten wäre. Aber wir haben alle ursache, schon mit diesem negativen ergebniss höchlich zufrieden zu sein, wenn wir bedenken, dass zu allen zeiten in dieser welt die grösste mehrzahl der regierenden haupter gerade die wichtigsten geistigen interessen zu vernachlässigen, ja zu bekämpfen pflegte.

Universitüt Kolozsvár.

H. v. M.

PETŐFIANA.

VIII. (40.)

PETŐFI ELTŰNÉSÉNEK REJTÉLYÉRŐL.

(1879. iulius 31-hez.)

Valahányszor új lustrum mulik el a segrsvári-fehéregyházi csata óta, mindannyiszor felébred a valódi magyar szivben a legszentebb kötelesség elmulasztásának keserű tudata. Pedig mily könnyű dolog volna ennek a rejtélyek feloldásához legalább megkísérteni a legelső komoly lépést. Jéllehet az üres vezérczikkezés, minden öl ében egyszer, toastálás, gyűlékezés, szavalás, sőt manasszáda s egyéb philisztüsi amusement, pletyka vagy civodás hazánkban e pillanatban uralkodó vagy divó némely irányoknak elég komoly Petőficultus. De a hazai tudománynak vannak ám kötelességei a jövővel szemben is. Hogyha egyebért nem, már csak a jövő nemesebb generatiói számára mosolyának némi kikerülése végett, ideje volna, a nagy rejtély megoldásához komolyan hozzálátni. Senki se mondhatja előre, hogy tudományos rendszeres kutatásoknak mi lesz az eredménye? S hogy ha mindjárt kudarczat is fognának vallani, soha se szoktak az efféle probatátelek fontos (negatív, vagy pozitív) eredmények nélkül maradni a tudomány terén. . . Mit tett Goethe, az osteolog, midőn nagy köllőtdársának Schillernek koponyója elkallódott a weimari temetőn? Számtalan idegen csontdarab, koponyák s egyéb maradványok közül egyszerűen felkereste és felfedezte! . . . Már pedig Goethe óta a természet-, jelesen anthropologiai tudományok éppen ideavágó

1123

ági elannyira haladtak, hogy a hejjasfalvi honvédár s eselleg még más feldasandó honvédár rendszeres kranecologiai átkutatása alapján, valamely hazai hivatott tudományos bizottság könnyen megmondhatná: van-e az említett csatatéren olyan koponya eltemetve, minőt évezredek alatt alig egyet-kettőt szokott alkotni a fukar természet; szóval, ott hever-e Petőfi koponyája, vagy nem? . . . Nem szükéges fejtegetni, hogy e bizottságnak egyrészt mindenekelőtt a köllő édes testvérel, ki még él, és mindazokkal, kik Petőfi intim barátjaihöz számíthatók (Jókai, Várdai A.); másrészt pedig a Sz.-Pétervári tábori karral és ennek jelesen 1849-beli hadioklevéltárval stb. kellene összeköttetésbe lépnie és pedig mielőbb, mielőtt hivatalan laicus, enthusiasztá kezek beléavatkozának vagy talán külföldi anthropologiai stb. körök megégyenyiténének, vagy éppen odavesznének a többi előnyök, melyekkel most még, csak 30 évvel amágyászos nap óta, rendelkezni aránylag még elég szerencsések volnának. LENGYEL J. ur adatai oly világosak, hogy csak ezek szolgálhatnak kaulauzál most és jövőre. A Sz.-Pétervári táborikarral természetesen közlendő volna ez a Lengyel-féle napló, az orosz 1849-beli idevágó hivatalos adatokkal való alapos összhasonlítás végett. Ebből aztán ki fogna tűnni, hogy melyik muszka dzsidás ezred vagy más katonaság üldözte Hejjasfalva felé az országoton a honvédséget és esetleg, ki él még abból az orosz csapatból, mely esetleg szemtanuja volt egy civil ember lemeszárlásának stb., stb. Ez utóbbi kifejezés természetesen csak ilthón, entre nous használható. Igaz, hogy amúgy is kissé kényes ez az ügy, mert tény, a mit eddig, úgy látszik még magyar oldoról se vette: valaha tekintelbe, hogy az akkori civilista Petőfi ez üldözémek korántsem normalis halottja, hanem brutalis, sőt illegalis áldozata.*) Kétégyenkivül ezzel függ össze az akkori titoktartása is e drága halottstnek, mint civil emberének, mely küllőben az aránylag elég kevés eszetek közt könnyen feltűnhetett. De előgre kevés jó akarattal s komolysággal (melyhöz az igaz, hogy a mai generatióknak hazánkban is csak édes kevés jutott) és azonkivül diplomaticus ovatottsággal és tapintattal, azt hisszük, megoldható az e problema is. S ki legyen hivatva megindítani a kutatást? Vajjon nem illetné-e az initiative ebben a nehéz, de bizony nem, sőt szent feladatban éppen Erdélyország első tudományos forumát, a kolozsvári egyetemet?

*) L. Magazin für die 1. t. d. ausl. (Leipzig) 1879. 35 sz. 542. b. Egyébirtán számba veendő másrészt az a tény, hogy Petőfi akkoriban vázson öltönyben, jelesen átkülában járt, mely neki kivált hogy ha a „korak fekete kalapot“ (Zilahy 155. l.), elvetette, futás közben ném illeg katonas kinézést kölcsönözhetett.

1124

Azt hisztük, hogy ez intézet anthropologusai volnának hivatalba ezt a kérdést megoldani, vagy megoldás végett legelőbb felvetni . . . Erdélyország szűkebb hazánk anyaméheben mennyi tömérdek arany van elrejtve; de hogy ha milliószor több is volna, bizony nem érne fel az egyetlen darab csontvázszal, mely a derek LÉNGYEL J. főradszallan és nemes biatadása szerint a héjjasfalvi patak mellett fekszik. S hogyha ti ezt nem hiszték, el fogja hinni a jövő.

B. 1879. július 31.

IX. (41.)

GRAF ALEXANDER TELEKI'S ERINNERUNGEN
AN PETŐFI.

Klausenburg, 16. März 1876.

I.

Graf Alexander Teleki hat mir heute einige briefe Petőfi's im originale gezeigt, wovon zwei, (u. zw. uned.) an ihn, zwei an Bernát gerichtet sind. Der ausländische leser weiss freilich nicht wer Bernát Gazsi war. Desto berühmter ist er in Ungarn. Er ist eine art moderner Eulenspiegel.

Petőfi tituliert den grafen Teleki „Lieber namensvetter“ (Édes druzsám).

Der erste an ihn nach Koltó gerichtete briefist datiert vom 29. december 1846 aus Budapest u. enthält einen zwar launigen, aber gleichwohl sehr ernst gemeinten pumpversuch in der höhe von 600 fl., wovon Teleki „augenblicklich“ 200 fl. auf die post geben solle: 400 aber nächste messe. Die bitte ist eigentlich keine solche zu nennen, vielmehr eine sehr kategorische forderung. Petőfi verspricht die rückzahlung in raten à 200 fl. binnen 3 jahren — „kvíttek leszünk.“ Dann fügt er ungefähr folgendes hinzu: sagst du mir aber, dass du kein geld habest, so erwidere ich dir: der ungarische magnat, der dem geigenden zigeuner in einer nacht einen tausender hinwirft, hat immer geld; oder wenn er keins hat, so kann er sich es verschaffen zu jeder zeit. — Petőfi's siegel ist ein kleines viereck mit den lateinisch-ungarischen initialen in cursivschrift: P. S., ziemlich primitiv graviert. — Graf Teleki wusste jedoch, wie er mir weitläufig auseinander setzte, von dem ganzen schreiben die längste zeit nichts: er war nämlich eben im hin- u. herreisen durch das Széklerland, begriffen; da geschah es, dass er auf der rückreise in Klausenburg den zweiten vom 5. februar 1847 aus Budapest datierten ganz kurzen brief Petőfi's erhaltend, anfänglich gar nicht recht verstand, warum Petőfi ganz kurz aufklärung

1126

wünsche über das sonderbare stillschweigen u. erwähne, er begnüge sich jetzt bloss mit 200 fl., da inzwischen seine verhältnisse sich gebessert (!) hätten. Der graf sandte die summe umgehend an ihn. Im jahre 1849 habe Petőfi die geliehene summe persönlich zurückerstattet von seiner gage, wiewohl Teleki sich anfangs gewөгert habe, die schuld gerade in jenen unruhigen tagen anzunehmen. Petőfi aber habe darauf bestanden, trotz der frage: „hast du denn jetzt nichts nötigeres zu tun u. niemanden nötiger zu befriedigen, als gerade mich?“

Die beiden anderen briefe bilden die beilagen zu einem ausserordentlich launigen testamente des o. e. bekannten satirischen u. volkstümlichen schriftstellers Bernát Gazsi. Das testamente war, so sonderbar es ist, so ernst gemeint: es vermacht zwei briefe von Petőfi's hand dem grafen Teleki in Koltó. Als zeuge fungiert der allmächtige gott (a mindenható isten). Das schriftstück trägt Bernát's insigel. Beide briefe sind bereits gedruckt in einem der letzten jahrgänge von Papp's Klausenburger kalender.*)

X. (42.)

ALLAN GORDON CAMERON**)

was born in the Parish of Ballachulish, in the district of Lochaber, Inverness-shire, Scotland, in the year 1819. His ancestors for many generations were Camerons, both on the fathers and mothers side, and inhabited the same land, by name Kepanach. His education was begun at the school of his native parish, and was finished in Glasgow. One of his maternal uncles, who had plantations in British Guiana, then sent him to occupy a position in a mercantile house in Berbice. After remaining there for five years, he returned to Scotland, with the intention of emigrating to New Zealand; but his uncle induced him to remain and assist in the management of his highland property. After he had thus spent other five years, he went again to the West Indies on important business of his uncle's, and, on leaving, his uncle's tenants presented him with a gold watch and chain as a token of their regard. Until the death of his uncle he remained on the West Indian estates, and then entered into partnership with a merchant in Demerara. Ultimately he emigrated to Australasia, arriving in Tasmania in 1854, and leaving that colony for Victoria in 1858. For five years previous to his death he

*) Wir veröffentlichen diese tagebuchfragmente mit ausdrücklicher einwilligung des grafen Teleki in Klausenburg.

**) Petőfi első gael fordítója. Cf. Ö. I. L. p. 545.

acted as Assistant to the Secretary and Treasurer of the Presbyterian Church of Victoria. — He was a man of considerable poetic talent, and thoroughly acquainted with his native language, the Scottish Gaelic. He often sent poetical contributions to a periodical published in that language at Inverness, which were highly appreciated. In English composition he seemed not so much at home, except in acrostics; in which he used often to amuse himself, and with a success rarely attained. He took great interest in the establishment of a Chair of the Gaelic Language and Literature in the University of Edinburgh, and was the means of obtaining in Australia a considerable account of sympathy with that undertaking. He died of pleurisy combined with inflammation of the lungs in the month of August, 1878.

Melbourne.

DR. P. MERCER.

SYMMIKTA.

ZUM „UNEDIERTEN“ SONETT PETRARCAS.

(A. C. L. V. p. 987.)

Als ergänzung unserer fussnote s. IV des titelblatt's zu vol. V, bemerken wir, dass der entdecker, trotz graf Cipolla's, sowie De Tivoli's, Frl. von Gilsa's u. a. einwendungen, an der authentizität des sonnet's festhält. Die Academy hatte dasselbe in ihrer nr. vom 10. mai unserem blatte nachgedruckt, ein beispiel, dem jüngst auch Trübners American and Oriental Literary Record Nos 141—2 (1879) p. 79 b. gefolgt ist, während im Magazin für die Litteratur des Ansl. „Kosmopolit“ (ein freund unseres blattes) von herrn Podhorszky auskunft verlangt über diesen fand. Wir entnehmen nun einem briefe des herrn Podhorszky, aus Paris vom 10. august d. j., folgenden passus:

„Was Petrarca anbelangt, so bleibt mir vor der hand nichts übrig als zu schweigen, bis mich das schicksal wieder nach Venedig führt, wo ich wohl einen Judea nobilium nebst jurassor aufreiben werde, der mir mit einem testimonium authenticum dienen mag. Die ält' est' e ausgabe von Marini von 1606 ist nachzuschlagen, aber auch früher — auf zu spüren. Überall und zu jeder zeit haben sich sachen wie kinder unterschoben lassen; selbst in jüngster zeit wird manches lied von Proch in Schubert's liedern feilgeboten etc., etc.“

CANTO ALBANESE DI ALTA ALBANIA.

(Ineditum.)

AMAN, o em-atae

Le t'i stae jaranit ngratae
Tosch tre viel' k'je kam sprovue
Nji tae kekj' s'i kam daegjue.

Aman mori nanae

Pâsh Zotin kjae na ka dhanæ
Le t'a shoh un' Sulejmanæ
Po mb' atae kam shît sevdanae.

Aman more diel'

Pâsh at' Zot kjae vran e kthjel
Kjae shetit mbæe shtatae kjel'
A m' pé kun jaran' tem'.

Aman mori hannæ

Pâsh atae Zot kjae tae ka dhanæ
Kjae ban drit paer fukananæ
Ku e kam un' Sulejmanæ?

Cairo.

E. Mitko.

ALBANESISCHES VOLKSLIED.

(Aus Ober-Albanien.)

DICH, o vater, bitt' ich:

Lass, zum liebsten lass mich gehen,
Den drei jahr' ich treu gesehen,
Nie ist mir ein leid von ihm geschehen!

Dich, o mutter, bitt' ich:

Lass mich nach Suleiman fragen,
Ist ich ihn gefunden, klagen —
O, wie hat mich ärmste gott geschlagen!

Dich, o sonne, bitt' ich:

Wolle du mir kunde geben,
Bei den himmeln die dort schweben:
Hast du nicht mein lieb gesehn, mein leben?

Dich, o mondschein, bitt' ich,

Der du leuchtest allen armen,
Wolle meiner dich erbarmen:
An Suleimans brust lass mich erwarment!

Meltzl.

CORRESPONDANCE.

35. Zum magyar. volksl. „Schön Ilona“ in nr. LII. p. 31. ist die folg. fussnote nach zu holen: Diese romanze muss uralt sein; zumal sie ein handgreifl. beweis dafür ist, dass das wergeld dem turanier in gleicher weise zugescriben werden muss, wie dem arier; vorausgesetzt, dass in diesem falle nicht etwan entlehnung aus dem altgermanischen vorläge. (M.) — Dieselbe pointe findet sich in einem slav. volkslied-